

## Etats ou Cités-Etats dans le nord de MADAGASCAR

par Pierre Vérin

A partir de la fin du premier millénaire de notre ère, le territoire de Madagascar et des Comores est occupé par des groupes de descendance pratiquant des modes de production économique variés: pêche, pastoralisme, agriculture sur brûlis.

Ces groupes de descendance seront beaucoup plus tard à dominance patrilinéaire dans le Sud et l'Ouest de Madagascar, ambilinéaire sur les Hautes-Terres de Madagascar et matrilineaire aux Comores.

En l'absence de documents archéologiques ou de textes anciens, il paraît hasardeux de se prononcer sur ce que purent être les premiers Etats avant 1500; toutefois, on peut raisonnablement avancer que l'apparition de l'Etat s'est manifestée par la montée d'un pouvoir supra-ethnique<sup>1</sup> exercé par un groupe de descendance qui peut parfois idéologiquement justifier d'une origine étrangère ; exprimée dans les contes et les mythes notamment.

---

<sup>1</sup> Cette domination ne s'est parfois jamais réalisée dans certaines régions de Madagascar. Dans la vallée de la Manandona une multiplicité de groupes de descendance reste gestionnaire économiquement et rituellement de petits territoires. Cette situation sera interrompue par l'arrivée du premier Komandy Andriamasinavalona (Victor RAHARIJAONA, 1989)

S'il est vrai que "le contrecoup de pressions extérieures" accéléra "le passage d'un pouvoir monarchique d'essence surtout rituelle à un pouvoir territorialisé sur les hommes" (Raison-Jourde 1983), il est vraisemblable que les premiers pouvoirs étatiques pré-européens étaient déjà à la fois ritualisés et territorialisés.

A la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle existait entre la Mahajamba et le Sambirano, un Etat dit d'Itongomaro<sup>1</sup>, redouté des Portugais et des autres navigateurs. Comme le feront les rois Sakalava plus tard au XVIII<sup>e</sup> siècle, Itongomaro habitait à une distance de sécurité de la côte, à Ankoala. Il craignait les maléfices des étrangers que ceux-ci pouvaient transporter par leurs actions ou leurs objets. Il n'est pas sûr que le *moasy (ombiasy)* qui confortait son pouvoir, pratiquait une divination de type sud-est, tant il est possible que les pratiques magico-politiques des islamisés ont pu s'élaborer dans le Nord de Madagascar avant de venir se retrancher, au moins dès le XVI<sup>e</sup> siècle, dans le territoire des Antaimoro.

Lorsqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Etats Sakalava de l'Ouest font sentir leur influence par la dérivation de nouveaux Etats pionniers Zafinifotsy, une réorganisation des activités dut être instaurée par les nouveaux pouvoirs étatiques. Certains groupes restent pourvoyeurs de miel et de combustible, d'autres se virent attribuer des tâches agricoles et surtout pastorales.

Partout les pêcheurs furent marginalisés ou restèrent indépendants en versant un tribut léger.

Alors que l'on passe de juxtapositions de groupes de descendance et des confédérations plus ou moins centralisées (et fortifiées par la technique de devins plus habiles) des villes s'épanouissent sur les côtes. Afin de rappeler leur vocation commerciale permanente, je les ai appelées "Echelles" (Vérin, 1975 et Edition résumée - Balkema 1986). Une autre mode leur fait mériter le nom de Cités-Etats, car on imagine une grande ressemblance entre les Echelles des Swahili, des Comores et du Nord de

---

<sup>1</sup>On lit parfois aussi Itingimaro, ce qui pourrait signifier beaucoup de sexes féminins et faire allusion à une polygamie puissante, nécessaire attribut d'un pouvoir politique.

Madagascar. Or, toutes les Echelles n'ont pas atteint le stade de Cités-Etats, surtout, lorsqu'il s'agissait d'établissements trop épisodiquement reliés au monde extérieur ou simplement trop restreints pour nécessiter un appareil politique quelque peu complexe.

On ne sait dans quelle mesure les Etats ont "digéré" les apports de ce qu'Ottino a dénommé une culture de frange, mais du moins peut-on assurer que selon la situation de l'arrière-pays, les rapports ont nourri une complicité commerciale, assortie à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle d'un accord politique ambigu.

Jusqu'à une époque récente, les chercheurs qui étudiaient l'archéologie de l'Afrique orientale semblaient privilégier le jeu d'une influence arabe et persane pour expliquer la naissance de ces groupes urbains de la Côte. S'il est vrai qu'à Kilwa, il n'existait qu'un modeste village de pêcheurs (Chittick 1967) au VIII<sup>e</sup> siècle, il a pu en être différemment ailleurs, et le phénomène urbain a pu dériver, comme l'a montré Horton pour Shungwaya, d'une habilitation essentiellement autochtone. Les groupements Madjikavo et Hanyundo aux Comores (IX-XI<sup>e</sup> siècles) portaient sur une superficie de plusieurs hectares, comme l'ont bien vu Wright pour Mayotte, et Chanudet pour Mohéli. On peut donc soupçonner que très tôt les composantes de ces Cités sont en place, et que la multiplication des constructions en pierre à partir du XIII<sup>e</sup> siècle ne modifie pas forcément le fonds de l'institution. L'apport chirazien que les traditionnistes créditent pour avoir été à l'origine des villes, n'est en réalité qu'une innovation "civilisatrice" (*ustarabu*), portant sur des modes de vie, des importations et des inventions architecturales. Un autre élément majeur des changements est, bien sûr, la prise du pouvoir par des dynasties chiraziennes, hadramies ou autres, qui, au mieux, revendiquent une respectable dignité de *Sharif*. Cette prise de pouvoir était effective à Mogadiscio et Kilwa lorsque Ibn Battuta visita ces villes au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle survint plus tard ailleurs, et devait connaître un nouvel élan lorsque les Omanais renforcèrent leur puissance en Afrique orientale à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aux Comores, l'influence omanaise devait entraîner des conflits politiques entre une dévolution patrilinéaire arabe et un système traditionnel où le pouvoir se transmettait au neveu utérin.

Ibn Madjid énumère pour Madagascar une série d'Échelles parmi lesquelles on note Emamel (Kingany?), Lanjani (Langany), Sada (Mangabe?) Nesim (Nosy) et vers le Sud Manakara. Avant ces sites "classiques", des Echelles prospérèrent à Irodo dès le X<sup>e</sup> siècle et à Benavony dès le XI<sup>e</sup>, mais au XIII<sup>e</sup> siècle Mahilaka était en plein essor et possédait une mosquée en pierre et un quadrilatère de murs imposants. Lorsque les Portugais arrivèrent, l'île de Langany était l'échelle la plus importante, mais le trafic était aussi actif dans le Nord-Ouest à Kingany. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Langany (le Vieux Masselage) fut abandonné pour la baie de Boina où l'agressivité du Roi Itongomaro chassa la dynastie de Samamo.

J'ai décrit en détail les aspects matériels et économiques du Nouveau Masselage dans la baie de Boina (Boeny) sur lequel les Portugais ont laissé d'abondantes relations et dont j'ai exhumé certains vestiges, particulièrement la mosquée (Vérin, 1975 pp. 262 etc.). Cette ville de 7000 habitants était composée d'une majorité de cases en végétal et de quelques bâtiments en pierre. Il y vivait une population composite de Maures, d'Africains et de Malgaches<sup>1</sup>. On y parlait la langue de Mombassa (Swahili) et le bouque, c'est-à-dire le malgache. Le commerce des boeufs, d'esclaves, de vivres et de bijoux y était actif, ainsi que la fabrication du fer et des tissages. Boeny (ou le Nouveau Masselage) était relié aux échelles secondaires par un réseau de cabotage et à Mombassa et Malindi par des liaisons saisonnières.

Les missionnaires portugais, dont le père Mariano s'intéressèrent à la religion, mais ne décrivent pas la structure politique de Boeny, si ce n'est qu'un roi nommé Samamo y exerçait le pouvoir. Mais nous pouvons mieux comprendre la situation réelle de ce petit Etat au travers des mécomptes diplomatiques qui survinrent alors aux Lusitaniens. Un traité signé en 1619 leur permettait pour un an de s'installer à terre et d'y prêcher ainsi que de circuler vers les échelles voisines. Six notables et tous les habitants du pays s'associèrent avec le roi au traité. Les pourparlers montrent bien que Samamo avait une position fragile, puisque le roi "répondit qu'il était bien le chef de la ville, mais qu'il y avait des personnages importants dont l'avis était indispensable et qu'il devait

---

<sup>1</sup>Cinquante ans plus tard, Flacourt donne pour la province de Fort-Dauphin une description des "Blancs et des Noirs" qui n'est pas sans rapport avec celle-ci (Flacourt in COACM VIII, p. 78)

d'abord les consulter ; il a ajouté qu'ensuite il nous donnerait une réponse définitive" (COACM II p. 303).

Ces personnages importants étaient les membres du *Jumbe*, sorte de conseil du type de celui qui se réunirait encore dans une Cité-état comorienne. A défaut de paléo-documents on peut par analogie remonter au-delà de cette apparente simplicité de délibération du *Jumbe* pour chercher à comprendre la complexité, les situations.

A Ngazidja, le *Bangwe* est le point central de l'espace social d'une cité qui comprend souvent au moins deux *Midji* (singulier *Mdji*). Le *mdji* est composé de lignages (*mba*, littéralement ventre) dont certains exercent des privilèges puisqu'ils sont les lignages fondateurs (*watsengo midji* littéralement ceux qui ont défriché).

Toutes les décisions politiques d'importance se font en référence aux situations historiques: partage de la viande, protocole des cérémonies, etc. Mais pour accéder au sommet de la hiérarchie, il faut accomplir les rites de passage des classes d'âge successives. Le membre de *Jumbe* voit ainsi son comportement mesuré par le passé historique de son lignage et le statut qu'il a su acquérir. On peut penser qu'il en était ainsi au Conseil politique de Boeny.

Ce jeu juxtaposé des unités sociales peut naturellement être surmonté par des situations omnipotentes relevant de l'Islam. Ainsi à Anjouan, les rois ne pouvaient être choisis que dans trois familles, d'origine hadramite et surtout d'ascendance *Sharif*.

Un autre élément perturbateur fut, nous l'avons vu, le principe dynastique omanais qui entraîna au XIX<sup>e</sup> siècle des guerres civiles menées par les rois contre le fils de leur soeur qui devait selon les coutumes comoriennes accéder au pouvoir avant le fils du roi.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque Guillain visita les Antalaotse de Majunga, il ne restait plus rien des privilèges commerciaux et politiques qu'ils avaient obtenus jadis des Sakalava. Pourtant, pendant un siècle, le Nord-Ouest de Madagascar vit fonctionner un ingénieux compromis politique entre les rois Sakalava et les Antalaotse. Ceux-ci

moyennant certaines prestations monopolisaient les rapports avec les étrangers. Ils parvinrent même, lorsque des familles royales se convertirent à l'Islam à exercer le pouvoir politique réel, soit en obtenant une délégation de souveraineté sur le territoire côtier (*Masindrano*), soit en contractant des mariages avec les souverains eux-mêmes, les commerçants devenant alors les *biby* des reines. Cette situation se prolongea jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle dans le territoire du Nord-ouest resté indépendant du pouvoir d'Antananarivo.